

Improviser et enseigner dans un monde en désintégration¹

Frederico Lyra de Carvalho, Université de Lille

lyrafred@gmail.com

Resumé. Cet article essaie de présenter des traits généraux d'une notion d'improvisation et d'un modèle d'enseignement pour le temps présent.

Le 02 juillet 2020 dans la ville de Manaus, au cœur de l'Amazonie, nord du Brésil, un homme fut pris en flagrant en train de déterrer sa grand-mère pour danser avec son cadavre. Comme il avait une maladie mentale, il ne fut pas emprisonné. Il s'est avéré qu'il avait l'habitude de venir de temps en temps au cimetière pour parler avec elle. Sa grand-mère lui manquait, il voulait juste la remettre en vie pour danser avec elle une fois de plus. Dans mon cas personnel, si j'avais pu ressusciter ma grand-mère ce serait pour qu'elle me raconte une dernière histoire.

Dans son fameux essai sur *Le Conteur* – qu'Anne Boissière préfère traduire comme *Le Narrateur* —, Walter Benjamin observait que la modernité est marquée, entre autres choses, par la disparition croissante de la capacité narrative. Essentiellement une pratique orale, la narration avait été remplacée par le roman, une pratique littéraire plus apte à rendre compte d'une société réifiée. Depuis longtemps Benjamin observait la tendance de la société moderne au mutisme. Le manque de narrativité est aussi manque d'imagination. À présent, le roman aussi se trouve en crise. La société réifiée n'a plus de temps pour la lecture. Au fond, toute production artistique ou intellectuelle plus marquée est aussi une tentative de sortir de réification. Dans un monde de plus en plus virtuel et numérisé, il n'y a plus d'espace pour la narration ni pour la danse. Rien ne se trouve en dehors de la logique de l'industrialisation. Raconter une histoire et danser ne semblent des pratiques possibles que pour ceux qui sont déjà morts.

Ce n'est pas par hasard que des figures des morts-vivants comme les zombies, vampires ou les fantômes émergent comme des figures critiques. Mark Fisher disait que le moment néolibéral du système capitaliste survivait comme un zombie depuis la crise de 2008. Ce système est mort, mais, inconscient de son état moribond, il reste comme mort-vivant. Depuis les années 1970, c'est toute la modernité qui est rentrée dans une crise terminale, signale Robert Kurz. Nous sommes dans cette situation liminaire entre la vie et la mort. La limite de Fisher, par contre, est qu'il pense qu'il serait possible pour la pensée émancipatrice de s'approprier de ce qui reste de la modernité. Cependant, une modernité de gauche, pour ainsi dire, aurait elle aussi compromis certaines pratiques et objets. Il semble que la capacité narrative serait aussi réifiée. Ce manque est constitutif de la modernité, c'est son paradoxe. Ce diagnostic est au cœur de la *Dialectique de l'Aufklärung* telle qu'elle est décrite par Adorno et Horkheimer. Selon eux, le côté sombre de *l'Aufklärung* ne découle pas d'un

¹Merci à Adèle Autin pour la relecture.

élément qui lui est extérieur, mais de sa propre logique interne. L'autodestruction de la Raison — dont le nazisme est jusqu'à présent le plus grand emblème — est la résultante du déploiement de ses propres contradictions. Le résultat catastrophique de ce processus immanent, disent les philosophes, se trouve dans le renversement tautologique du mythe en raison et de la raison en mythe, duquel on ne peut pas échapper. La limite des Francfortois a été d'étendre cette dialectique jusqu'à la Grèce ancienne, la transformant ainsi en une logique transhistorique. C'est pourtant une logique propre à la société capitaliste, c'est-à-dire, à la modernité, comme l'observent Paulo Arantes et Nobert Trenkle. Curieusement, l'autre côté de la figure du mort-vivant, celui qui n'est pas mis en avant par Fisher, n'est pas son côté destructeur. En ce sens, le mort-vivant est aussi celui qui danse, celui qui narre. Il est cet entre-deux qui tente de continuer avec ce qui semble impossible à continuer. Le déterrement de la grand-mère nous rappelle les temps depuis longtemps oubliés où les *horizons d'attentes* (Reinhardt Koselleck) étaient encore ouverts et les imaginaires collectifs puissants.

L'Université est une invention prémoderne, elle date de la fin du Moyen âge, une époque subsumée à une autre logique distincte de celle du système capitaliste – pour certains historiens, il n'est même pas certain que le Moyen âge soit un système au sens fort du terme. Souffrant d'un processus de réification qui date du début du processus de modernisation des sociétés européennes, l'Université se trouve elle aussi en crise aiguë. Peut-être pas en voie de disparition comme la narration, mais plutôt sur le chemin de l'obsolescence. Elle pourrait bientôt devenir une institution de plus et rien d'autre. L'instrumentalisation totale de la production du savoir universitaire par les États et notamment par les entreprises privées est en train d'en finir avec la dissonance que ces institutions séculaires ont toujours eue par rapport à l'ordre dominant. S'il est vrai qu'il ne faut pas non plus imaginer que les universités étaient des institutions ultra-radicales, voire révolutionnaires, il est certain qu'elles ont joué le jeu de retarder la barbarisation croissante des sociétés capitalistes. Il ne fut pas rare qu'elles soient les lieux possibles pour des énoncés à contre-courant. Il y aurait beaucoup à réfléchir et à discuter en détail, mais ce qui nous intéresse le plus c'est d'insister sur l'idée, difficilement démontrable, que c'est leur origine médiévale qui laisserait une place pour une autre université dans un monde émancipé. Elle s'est constituée dans un entre-deux d'une manière où il serait possible de relier avec ce qui est resté sur le chemin ; comme l'idée de libre savoir. N'oublions pas que la limite d'une initiative comme celle de l'Institut de Recherche de Francfort fut sa rapide absorption comme organe de l'appareil d'État allemand. Née comme une entreprise collective constituant une contre sphère publique, l'Institut fut peu-à-peu intégré dans la vie de l'Allemagne. Son absorption l'a rendue de moins en moins critique, jusqu'à devenir une institution autoréférentielle. S'il est apparu comme un cri du dehors de la pensée dominante, il s'est vu renversé dans son contraire.

La pratique philosophique de Paulo Arantes se situe sur ce qu'on pourrait nommer une *contre sphère publique*.

Cette invention pratique serait le dernier lieu encore possible pour créer une tension théorique avec la réalité. S'il est vrai qu'une contre sphère publique est, par sa nature, un lieu *provisoire*, il ne faut pas pour autant penser qu'elle soit automatiquement vouée à l'échec. Jamais l'énoncé négatif ne fut autant nécessaire qu'aujourd'hui. Dans une *temporalité d'urgence perpétuelle*, pratiquement tout se trouve sur un régime provisoire. Dans un capitalisme en crise continue les longues durées semblent abolies au détriment du plus immédiat possible. L'accélération croissante de tous les aspects de la vie, comme pointe bien Harmut Rosa, n'est pas fruit d'un choix subjectif, mais objectivement déterminée par la crise qui envahie toute l'existence. Appartient aussi à l'idée de la construction d'une contre sphère publique le rappel fait par Agamben sur les origines de l'université. Dans son *Requiem per gli studenti* (de la série critique sur le confinement causé par le Covid-19 en Italie), il rappelle que les responsables pour l'invention des universités furent avant tout les étudiants. Selon lui, la reprise de ce geste semble prometteuse, elle pointerait en dehors de la logique dominante sans idéaliser le passé. En ce sens, au lieu d'encore une fois envisager de retomber dans un nouveau type d'institution, il faudrait peut-être suivre l'indication du Comité Invisible pour une pratique destituante. Le paradoxe d'université qui nie son devenir institution.

Dans son poème *O Fim do Mundo* (La Fin du Monde), le poète brésilien João Cabral de Melo Neto se met dans un espace situé en même temps dedans et dehors pour pouvoir observer le monde finir. L'écart entre la proximité et la distance s'exprime à travers le rapport intime au monde exprimé par la lecture quotidienne du journal et l'insistance sur le rêve qu'il pourrait être autrement. L'entre deux de cette contre sphère publique qui reste à construire se trouve dans cet écart entre la lecture empirique et le rêve imaginaire. C'est le même type d'écart qui sépare la position entre l'*exil* et le *desexil* tel qu'il est théorisé par Marie-Claire Caloz-Tschopp. Se mettre contre la situation dominante demande une prise en compte radicale d'elle-même. Il ne faut ni s'identifier pleinement avec elle ni faire semblant qu'elle n'existe pas. Prendre en compte l'écart entre les deux extrêmes empêche l'individu de retomber dans une institutionnalisation bureaucratique comme ce fut souvent le cas. Au lieu d'un dépassement immanent, il faut insister *sur* la contradiction, pour ainsi envisager son *abolition*.

Dans sa description du processus de crise finale du système capitaliste, Wolfgang Streeck n'hésite pas à comparer la désintégration croissante de cette forme sociale avec le début du Moyen âge ; encore méconnu comme « l'âge des trêves ». Selon Kurz la décomposition actuelle prendra, entre autres choses, la forme d'une guerre civile moléculaire où les États — eux aussi en décomposition — ne seront qu'un des auteurs. C'est ce qu'il nomme *Guerre pour l'ordre mondial*. La situation brésilienne est en ce sens un modèle. Marildo Menegat insiste beaucoup sur

l'imbrication croissante entre armée, police et milice dans la gestion armée des ruines sociales, situation où le rôle joué par chaque appareil est de plus en plus obscur. Ainsi comme le légal et l'illégal, il devient presque impossible à discerner entre la règle et l'exception. Il est évident que cette indistinction ne sera pas partagée de la même façon par l'ensemble des individus, mais cela n'empêche pas que l'expérience de la désintégration soit partagée d'une manière ou d'une autre par absolument toute la société. La montée des extrêmes droites est signe d'une interprétation diabolique de la destruction de l'ordre social. Nous sommes en retard. Comme insistait beaucoup Gunther Anders, dans le délai qu'est *le temps de la fin*, on doit commencer à imaginer ce dont on ne sait pas très bien ce qu'il sera. Selon Streeck, nous nous approchons d'un moment où l'incertitude croissante pour la survie des individus demandera une pratique d'*improvisation* de nouveau type. Même s'il ne rentre pas en détail, il est clair qu'une telle pratique – provisoire – sera une affaire en même temps d'individus et d'un collectif, ce dernier encore inexistant. Nietzsche savait déjà que l'improvisation est une pratique de survie, mais pour lui elle est purement individuelle. Évidemment, rien n'assure que ce collectif soit possible.

Contrairement à Foucault, pour qui, dans ses cours, il n'y avait pas de place pour l'improvisation — comme François Ewald et Alessandro Fontana affirment dans leurs *Avertissement* —, pour Adorno la pratique de l'enseignement était intimement liée à une pratique d'improvisation — c'est au moins ce que nous suggère son éditeur Rolf Tiedemann. L'enseignement de la dialectique négative s'énonçait sur forme improvisée. Informelle, l'improvisation comme pratique d'enseignement dialectique serait, peut-être, un modèle pour une contre sphère publique prise sur une logique de désintégration.

Paradoxalement, l'improvisation sur une situation de désintégration sociale vécue dans une temporalité d'urgence demande une nouvelle pratique d'*attente*. Une attente indéterminée, sans forme ni contenu précis. Une « attente en mouvement », suggère Paulo Arantes. La danse, dans sa généralité, peut très bien servir comme modèle d'attente en mouvement. Une telle expérience improvisatrice, encore embryonnaire, demande une nouvelle pratique de narration capable de transmettre des idées aux limites de l'impossible. L'improvisation ressurgit d'un passé en ruines qu'il faut se remémorer. Danser ou parler avec les morts ce n'est pas revenir au passé, mais apporter sa force à notre présent. Emprisonné dans une temporalité raccourcie et explosive, il ne nous reste qu'à improviser. Nous y sommes condamnés.